

Le Piétisme en Allemagne.

Il se manifeste de nos jours dans le protestantisme un rapprochement vers la foi catholique qui donne de grandes espérances pour l'avenir. De plusieurs côtés retentit un concert de louanges et d'admiration pour cette religion que l'on croyait naguère encore en pleine décrépitude, et où l'on reconnaît maintenant toute la séve de la plus vigoureuse jeunesse. Les préjugés disparaissent les uns après les autres, et plus d'une fois les organes du parti ennemi ont fait entendre le cri: *Wohl auf nach Rom* (en avant vers Rome)! L'Université a eu souvent l'occasion de parler à ses lecteurs du malaise que bon nombre de luthériens de bonne foi éprouvent dans leur secte et des instincts catholiques qui se sont spontanément réveillés en eux et qu'ils ont manifestés déjà un grand nombre de conversions.

Cependant, si la majorité revient, il est aussi un parti intolérant et fanatique chez lequel on voudrait ne pas avoir à constater toutes les apparences de la plus insigne mauvaise foi: nous voulons parler du piétisme. Cette secte est comme une fontaine de petites passions et de préjugés; elle intrigue, imprime, colporte, harcèle, polémise, falsifie; elle se courbe aujourd'hui pour se pavaner demain; remplie de fiel et de haine, elle ne parle que d'amour et de charité. Injures, mensonges, calomnies, dès qu'il s'agit de combattre l'Eglise catholique, tous les moyens lui sont bons. Elle est, si je puis parler ainsi, comme un Luther collectif, avec cette différence, toutefois, que Luther accusait le diable de lui inspirer ses diatribes, tandis que les piétistes ne reculent pas devant un blasphème, qu'ils n'osent avouer, mais dont ils ont la conscience, et prétendent toujours parler au nom du Seigneur-Jésus. Cette secte doit son origine à Spener, qui vivait au milieu du dix-huitième siècle. Dès cette époque, après deux siècles de vie à peine, le protestantisme sentait le vide immense de sa doctrine ou plutôt de ses doctrines, car, déjà, l'histoire des Variations avait paru, et chacune des sectes signalées par Bossuet était douée d'une fécondité si extraordinaire d'innovations religieuses, que les protestants eux-mêmes entrevirent la nécessité d'une réformation de la Réforme. Le libre examen était devenu libre pensée, c'est à dire insubordination dans les mœurs et néant dans le dogme. Le peuple languissait dans la plus complète ignorance: on lui avait ôté la pompe du culte avec ses doctrines les plus consolantes, dénué le temple et renversé l'autel, aboli le sacrifice, rendu les horreurs du tombeau plus horribles encore en lui ôtant la prière pour les morts; on l'avait fait orphelin en le privant de la douce maternité de la Vierge. Le moment semblait venu de combler tous ces vides, soit par un retour sincère à la foi catholique, soit par une substitution artificielle qu'il s'agissait encore d'inventer. La première chance avait été tentée par Bossuet, Leibnitz et Molanus, la seconde le fut par Spener. Celui-ci exposa ses vues dans ses *Pia Desideria*, et, pour raviver la dévotion phisique des membres de son Eglise, il établit des réunions de piété (*conventicles piétistes*) qu'il nomma aussi *associations de quelques bonnes âmes*. Ses adhérents se proposaient par là de s'édifier mutuellement par des entretiens de piété et de réveiller par ce moyen le sentiment religieux au sein du protestantisme. Mais le système d'exclusion absolue que Spener conseilla à ses adeptes en les regardant comme le sel de la terre, comme formant une petite Eglise dans l'Eglise (*Kirchlein in der Kirche*),

dont ils se disaient l'âme, par opposition au corps composé de tous les autres protestants, et, de plus, le peu d'importance qu'il attachait aux notions positives ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Le mysticisme, sans assise dogmatique, se transforma en une pédanterie hypocrite et orgueilleuse, et les piétistes n'eurent que des regards de dédain et de haine pour quiconque ne pensait point comme eux. Sous cette influence, la dévotion devint une affection nerveuse, l'enseignement du dogme fut remplacé par une polémique dépourvue de toute dignité et de toute bonté foi; si bien que la théologie piétiste ne fut bientôt plus qu'un arsenal d'armes empoisonnées contre les autres sectes, et surtout contre l'Eglise Romaine, dans laquelle ces illuminés se plaisaient à voir la grande prostituée, et contre le Pape, qui devint nécessairement l'Antéchrist.

Pour comprendre jusqu'où ce mysticisme fantastique fut poussé, il suffit de savoir que, d'après la doctrine des piétistes, le vrai fidèle obtient, par une inspiration soudaine et infaillible, l'assurance pleine et entière de sa justification. Le moyen de parvenir à cet état de parfaite quiétude, c'est la foi au pardon, et bien entendu la foi morte, en dépit de l'épître de saint Jacques, que Luther avait déjà appelée l'épître de paille, parce qu'elle détruisait son *Peccata fortiter*! Aussi, les plus fervents se torturent-ils l'esprit et la conscience pour s'enquérir de ce moment béatifique pendant lequel la grâce se fait jour (*Durchbruch der Gnade*), et qui est suivi d'un sentiment si surabondant de consolation, que le cœur de l'homme est à peine capable de supporter une telle joie. Privés qu'ils sont du sacrement de pénitence, qui rassure et tranquillise tout en pardonnant, et du dogme de l'Eucharistie, qu'on a si bien nommé le dogme générateur de la piété, le système ne pouvait aboutir qu'àux résultats de tout mysticisme sans direction: au fanatisme ou à la folie. C'est ce qui s'est vu toujours, et c'est aussi ce qui explique la tactique de ce parti dans la croisade qu'il a entreprise contre Rome du fond des cabinets de ses prédicants, et dont l'ardeur redouble depuis que le catholicisme prend en Allemagne une expansion nouvelle et inattendue. Colombo gémissant, cherchant en vain l'olivier de la paix au dessus des flots montants de l'ultramontanisme, le piétiste, fort de la foi commentée à sa manière, montre par sa pratique, aujourd'hui comme par le passé, qu'effectivement les bonnes œuvres et les procédés chrétiens ne lui vont pas.

II.

A force de ruse, le piétiste parvint à s'insinuer jusque dans les hautes régions de la société protestante; il monta au pouvoir avec Frédéric-Guillaume III, qui, pendant son règne, s'entoura d'hommes appartenant à ce parti. Ce furent leurs conseils qui firent de ce monarque le persécuteur d'une religion dont l'invariable doctrine et les pontifes inébranlables mettaient obstacle à la création si longtemps rêvée d'une Eglise nationale évangélique. L'affaire des mariages mixtes, dont l'Europe retentit en 1837, et qui, dans les vues de la Providence, devait servir en Prusse l'intégrité catholique, fut une suite de leurs intrigues, qui couronnèrent l'exil de deux Evêques. Protestantiser l'enseignement, fomenter le schisme en favorisant cette partie du clergé catholique que l'hérésie avait momentanément infectée, répartir les emplois lucratifs et honorifiques entre les adhérents sincères ou hypocrites de l'intériorisme à l'instar de Spener, pour tuer Rome moralement et physiquement, tels furent les moyens que l'on prit, tout en faisant grand bruit de cha-

rité et de tolérance. La maxime *Divide et impera* fut l'inspiration du pouvoir tant qu'il subit cette influence.

Cet état de choses changea à l'événement de Frédéric-Guillaume IV, dont le caractère loyal répugna aux intrigues, et qui, en éloignant cette coterie des abords du trône, sut, par son esprit de conciliation, réparer peu à peu les torts de son prédécesseur envers les catholiques et rétablir son autorité menacée par les menées de ses prétendus amis. L'année 1848 et la conduite des catholiques en ces moments de crise prouvèrent qu'il avait parfaitement compris la situation.

Un moment encore le piétiste crut l'occasion venue de regagner du terrain, lorsque Ronge apparut sur la scène; aussi s'empressa-t-il de faire chorus avec ce nouveau réformateur, qui, aidé de ses disciples, Czarski et Kerbler, allait dissiper pour jamais les ténèbres de l'ultramontanisme. Il les féta, les applaudit, les encouragea dans toutes les villes où son influence était dominante. Impossible de décrire l'enthousiasme avec lequel ces nouveaux apôtres furent reçus et la vénération quasi de *dulce* dont ils devinrent l'objet; on conservait comme des reliques les objets qu'ils avaient touchés, les verres dans lesquels ils avaient bu, etc., etc. Bientôt cependant le thermomètre baissa, surtout du moment où l'on se fut aperçu que les communes *germano-catholiques* donnaient naissance aux communes libres (*Freie-Gemeinden*), et que celles-ci rejetaient le joug du parti pour prendre des allures plus libérales. L'instinct de conservation fit alors rentrer les vétérans du piétisme dans la route ténébreuse de l'intrigue, et du *negotium perambulans in tenebris*.

Aujourd'hui plus que jamais le piétisme travaille à la sourdine pour reconquérir son ancienne omnipotence et pour neutraliser les efforts du catholicisme dans son mouvement ascensionnel. Le foyer de ses opérations est dans la vallée de Wupper, à Elberfeld surtout où cette fraction du protestantisme possède un grand nombre d'adhérents. Ne nous imaginons pas cependant que le nom de piétisme représente, surtout de nos jours, une idée positive quelconque; le fond même posé par Spener s'est évanoui; de là des divisions à l'infini; il ne reste de commun que des haines. L'imagination de l'un se repaît de douloureuses sensations à la piste de quelque vision béatifique et chasse au quétisme; un autre laisse paître son intelligence dans les régions de l'empyrée et vogue à pleines voiles dans le panthéisme. Bon nombre de prédicants sont nihilistes dans leur cabinet et piétistes en chaire aussi que dans leurs pamphlets, qu'ils assaisonnent d'une forte odeur apocalyptique. Quant à la parole de Dieu, elle se trouve, en résumé, exilée sur le dos du colporteur, ou se voit transformée en paraboles sentimentales, qui sont sanglotter d'office les quelques femmes de l'un et de l'autre sexe qui vont une fois par an tuer leur temps au préche, ou qui sont attirées par quelque *actualité* scandaleuse.

Nous avons déjà eu l'occasion de montrer dans cette feuille comment les piétistes travaillent à séduire les populations catholiques par leur petits traités à titres ambigus, leurs bibles tronquées et falsifiées; comment ils spéculent sur la tiédeur des localités dans lesquelles ils viennent s'abattre, y sémant le mensonge et la calomnie, pour prouver sans doute qu'ils ne reculent pas devant les conséquences pratiques de leur grand principe: *La foi sanctifiant sans les œuvres*.

On ne peut que déplorer cette aveuglement et cette conduite infigne, qui seront

cependant utiles aux catholiques en les encourageant à rester fermement à l'invariable doctrine de l'Eglise seule infaillible, dans laquelle le commandement: *Allez et enseignez*, est accompli par le dévouement, l'abnégation, la charité et toutes les vertus chrétiennes. Dans cette même Allemagne, une poignée de Jésuites, fidèles à leur devise traditionnelle: *Tout pour la plus grande gloire de Dieu*, le prouvent tous les jours par leurs missions, auxquelles cherchent si vainement à mettre obstacle ces protestants dont nous nous occupons.

Le protestantisme piétiste prétend lui aussi, agir au nom de l'Evangile, lui aussi, s'attribue la mission *d'aller et d'enseigner*, non pas en Cochinchine, mais au milieu des catholiques, chez lesquels il n'a à craindre ni la cangue, ni les fers. *Allez et enseignez*, et le docteur Marriot, ce juif errant du piétisme, va; il va au moment où la voiture attend le P. Hasslachier prêt à partir, et il le couvie à un tournoi dogmatique, afin de se prévaloir d'un refus sonnant et prévu; il a d'une manière moins apostolique encore, par ses pamphlets calomnieux, prêcher le doute et la tiédeur dans la mansarde, d'où le plus souvent il prend la route de l'épicerie; il va assister aux sermons des missionnaires pour saisir une phrase au passage et la saupoudrer de ses volumineux lieux communs.

Quant à la seconde partie du commandement de Jésus-Christ, qui est *d'enseigner*, ou ne la pratique le plus souvent qu'au moyen de la plus vile et de la plus exécration des simonies, faisant un troc de la foi des simples contre un morceau de pain ou une poignée d'argent. On a vu des coryphées piétistes engager systématiquement des domestiques catholiques, pour les convertir moyennant 50 thalers, et doublant la somme dès que ces infortunés consentaient à contracter un mariage protestant; on nous cite un pasteur d'Elberfeld qui tout dernièrement encore a passé, avec une malheureuse détenue catholique, un marché par lequel celle-ci renonçait à ses droits maternels et lui abandonnait l'éducation de ses enfants. Ces faits entre mille suffisent pour prouver que nous n'avons rien exagéré.

Nous ne dirons rien de l'esprit de prosélytisme qui traque les catholiques lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de demander un gîte aux hôpitaux soeims aux soeurs des diaconesses, ces caricatures de nos Soeurs de Charité. Nous ne parlerons pas non plus de l'Institut de Dusselthal, qui a été longtemps entreteuu avec l'argent recueilli dans les églises catholiques, et destiné, à leur insu, à pervertir des enfants mineurs de huit à quinze ans. On en laissait sortir ces innocents apostats que pour augmenter le troupeau protestant. Nous ignorons ceux qui s'y sont, aujourd'hui que le piétisme n'est plus aussi en faveur; mais quant au prosélytisme actuel des particuliers; il est descendu à un degré d'indignité dont rien ne peut donner l'idée; retenu par un reste de pudeur, le zélisme officiel ne s'est jamais rien permis de semblable. Le gouvernement prussien, nous aimons à le reconnaître, est rentré dans une voie équitable sous plusieurs rapports; espérons qu'après avoir reconnu en principe l'égalité entre ses sujets de diverses confessions, il la reconstruira également dans la pratique. Il lui reste encore beaucoup à faire et beaucoup à défaire sur ce point: dût-il sacrifier quelque chose de ses opinions, qu'il écoute les conseils de la prudence gouvernementale; qu'il achève l'œuvre qu'il a bien commencée, et il verra, lui aussi, que quiconque, *rend à l'Eglise prête à Dieu*.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE, Depuis la conquête des Gaules par Jules César jusqu'à nos jours;

Par M. L. BURON.

Les histoires de la littérature en France ne manquent pas, mais le nombre des travaux à la fois succincts et complets sur cette matière est si restreint, que les jeunes gens éprouvent quelque peine à se rendre un compte exact de notre valeur littéraire. Tel siècle a spécialement occupé tel écrivain, ou bien tel système a été sérieusement étudié par des hommes supérieurs dans l'enseignement; peu de professeurs ont tracé le tableau de notre littérature à ses divers âges. Cette lacune, M. L. Buron vient de la combler avec un succès d'autant plus méritoire qu'il est entré dans une route à peine ouverte et qu'il lui a fallu compter sur ses propres forces, composer un travail plein d'unité en se servant de matériaux épars, sans homogénéité, sans cohésion possible.

En effet, nos plus illustres critiques littéraires se sont jusqu'à présent placés à des points de vue différents, parfois contradictoires pour analyser les travaux de nos auteurs anciens et modernes. Ce n'est pas l'impartialité scrupuleuse, ce n'est pas l'inaltérable calme de la raison qui les a guidés dans leurs appréciations. Ils ont oublié le plus souvent que, pour l'histoire littéraire, on doit surtout écrire *ad narrandum, non ad probandum*, et laisser au lecteur le rôle de juge, après avoir seulement éclairé son esprit. De là une confusion fatale. Autant d'auteurs, prosateurs ou poètes, autant de formes différentes, et presque irrésistiblement, selon que le critique appartient à telle ou telle école littéraire, il se montre trop indulgent ou trop sévère. L'espoir et la volonté d'éviter cet écueil ont dirigé sans doute les études de M. L. Buron, qui, dans son livre, s'efforce de peindre au lieu de professer, qui fait passer sous nos yeux un tableau, peu considérable sous le rapport de l'étendue, mais très riche en détails, de tous les modèles de la littérature française, depuis son origine jusqu'à la moitié du dix-neuvième siècle.

L'époque du moyen-âge a été traitée avec soin par M. L. Buron, et nous l'approuvons d'avoir procédé ainsi; en retraçant l'histoire des écrivains qui ont donné naissance à la littérature nationale, qui ont été les précurseurs de Pascal, de Racine et de Bossuet. Longtemps ils furent méconnus, mais le jour de la justice luit enfin pour eux, et l'auteur du livre que nous examinons aujourd'hui peut être mis au nombre des plus nobles défenseurs de leur mémoire. Ses citations les font connaître, et l'on apprend à admirer des génies que certains lettrés appelaient si dédaigneusement *scholastiques et barbares*.

En aucun endroit de son ouvrage, M. L. Buron n'a oublié qu'il s'adressait à la jeunesse, et qu'aux jeunes gens sont dus les plus égaards. Jamais il ne hasarde une citation qui sente de près ou de loin l'irréligion, l'imoralité; jamais il ne cherche à exciter la curiosité maligne du lecteur par des détails trop légers; jamais, en un mot, il ne blesse les lois immuables de l'éducation chrétienne.

« Notre tâche à nous, dit-il dans sa préface, a été de donner à cet ouvrage un esprit d'ensemble moral et chrétien, qui permit de le mettre entre toutes les mains, sans crainte de porter ombrage à la conscience la plus scrupuleuse et la plus délicate. » Cette tâche, M. L. Buron l'a remplie avec perfection, et nous nous demandons encore, après avoir lu

Voilà la 4e page.

BEVIBERTON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.

C. D. V.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Suite.

—Il était temps.

Quelques minutes avant, le soldat Dominique avait tourné la rue. L'Italien s'arrêta tout à coup; il lui avait semblé entendre des cris étouffés.

—Les maladroits!... murmura-t-il en prêtant l'oreille... pourvu que quelques patrouilles ne passent pas par là.

Dans le même moment, deux hommes arrivèrent de son côté courant au galop. Il les reconnut à la lueur d'un réverbère qui un instant éclaira leurs visages.

—Ce sont eux! murmura-t-il à voix basse. Eh! bien!... leur dit-il, quand ils passèrent. Les hommes effrayés au son de sa voix, firent un bond de côté.

—Que diable! c'est un ami, dit Marini.

Ils s'arrêtèrent.

—Il est tombé, dirent-ils.

—Il est mort!

—Nous avons frappé tous les deux à la fois.

—Et vous ne vous êtes pas assurés?... maladroits, imprudents!...

—Oh! il ne doit pas en avoir pour longtemps, répliqua un des hommes; mon couteau est entré jusqu'au manche; mais nous avons cru entendre des pas, et il s'agissait de ne pas se faire siffler.

—Silence!... fit Marini... il me semble... non... rien. Allons! il faut moi-même... Partez, vous autres, et allez. Tenez, voici la somme promise; mais, vous avez fait de la mauvaise besogne. Puis après avoir de nouveau écouté, il se dirigea vers le No. 19.

—Il n'est pas mort! dit-il en s'arrêtant et en s'appuyant contre le mur. Les imbéciles!... C'est bien la peine de choisir des gens du métier... Mais il va tout dire... tout révéler... Voilà du sang... C'est là!...

Et, le corps penché, se soutenant d'une main contre les maisons, il suivit la trace sanglante que Dominique avait laissée en se traînant jusqu'à sa porte; à cet endroit le sang avait coulé avec plus d'abondance et la porte était humide par places.

—Marini prêta l'oreille; il entendit distinctement un bruit de voix.

Quelle inspiration subite lui prit? Le démon, qui a le secret des âmes données, peut seul le savoir.

Il frappa à la porte. Marini, quand il le fallut, était résolu et audacieux.

—Une minute à peu près se passa; il frappa une seconde fois. La porte s'ouvrit, et le concierge se présenta à la porte, tout pâle, les mains tremblantes.

Marini lui dit aussitôt, d'une voix suffoquée par l'émotion:

—N'est-ce pas ici qu'un homme blessé vient d'entrer.

—Oui, monsieur.

—Heureusement je ne me suis pas trompé... je suis médecin, monsieur; je rentrai chez moi après un accouchement... et il m'avait semblé entendre des gémissements... et même des cris: à l'assassin!... Alors je suis accouru... mais je suis vieux... je ne vais pas vite.

—Oh! monsieur, dit le portier, vous êtes médecin, c'est la providence qui vous envoie! venez, venez vite...

—Est-ce qu'il est gravement blessé?...

—Blessé, monsieur!... ils l'ont tué, les misérables!... Un si digne homme!...

—Il est mort?

—Pas encore, mais il n'en vaut guère mieux. Nous venons, ma femme et moi, de le transporter chez lui comme nous avons pu, et je descendais chercher du secours. Ah! quel bonheur que vous soyez médecin... Venez... venez... monsieur.

—Quel affreux malheur! exclama Marini... Est-ce un jeune homme?

—Du tout, monsieur, un vieux soldat.

Si Marini eût écouté l'impatience qui le devorait, il eût franchi en une minute les cinq étages qui le séparaient de la mansarde

de Dominique; mais il se rappela sa perruque blanche et il monta, l'escalier comme devait le faire un homme de son âge.

Précédons, le de quelques instants.

Madeleine, toujours inquiète lorsque son père s'absentait, mais surtout ayant l'habitude de changer fort avant dans la nuit, ne fut pas surprise. Lorsque le portier et sa femme descendirent l'escalier soutenant dans leurs bras le pauvre Dominique dont le sang s'échappait par deux larges blessures, elle ouvrit la porte; car au milieu du silence qui régnait dans la mansarde, le moindre bruit venant du dehors était facile à entendre.

Nous ne saurions exprimer le cri de désolation qu'elle poussa lorsqu'à la lueur de la lumière que tenait le portier, elle aperçut son père dont les vêtements à demi arrachés étaient inondés de sang.

Elle s'élança à sa rencontre.

—Mon père! mon père!... cria-t-elle avec effroi. Qu'est-il donc arrivé?

—Un affreux malheur! mademoiselle.

—Ils m'ont assassiné, dit Dominique d'une voix faible en soulevant sa tête; ma pauvre Madeleine!

—Assassiné! mon père!...

—Oh! Seigneur! seigneur!... murmura Dominique que l'on avait transporté sur son lit, oh! quelques minutes... quelques minutes encore!... Le sang va m'étouffer... je sens dans ma poitrine... Madeleine... va... non... vite, Jacques... courez... M. Vancelay... je veux lui parler... bien vite... bien vite...

—J'y cours, dit la portière; et toi, mou

homme, va chercher du secours... un médecin ou bien le pharmacien.

—Madeleine!... ma fille... ou es-tu?...

Madeleine s'agenouilla près du lit de son père.

Celui-ci entouré de ses deux bras le cou de son enfant, et, comme ses forces s'affaiblissaient à chaque instant, il appuya sa tête ensanglantée sur le front de Madeleine, et des gouttes d'un sang rouge tombèrent le long du visage de la pauvre enfant agenouillée.

Madeleine était un cœur fort et vaillant; ses yeux étaient secs. Les grandes douleurs ne peuvent pas souvent trouver de larmes.

—Ma fille... murmura le vieux soldat... regarde-moi... que je te voie... avant de mourir... ah!... Vancelay... M. Vancelay... de l'eau... froide... j'étouffe... j'étouffe... M. Vancelay... lay...

Et il retomba sur son oreiller.

Madeleine lui tendit un verre d'eau. Sa bouche était glacée. Celui qui eût touché son corps l'eût cru de marbre, tant il était froid. Pauvre Madeleine, comme elle devait souffrir!

Le mourant recueillant un dernier souffle de vie, se releva en s'appuyant sur ses bras.

—M. Vancelay... arrivers... trop... tard... Madeleine... ce sont eux... eux... les... lâches!... qui m'ont tué... parce que... je ne... voulais pas...

Il s'arrêta; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et à chaque hâletement le sang sortait bouillonnant comme de la mousse par ses deux blessures.